

✨ PAGE DES ENFANTS ✨

✨ Petite poste en famille ✨

Philippine, tu es arrivée trop tard pour le premier numéro ; tes réponses étaient justes. Les lettres reçues après les dix jours qui suivent la publication du journal ne peuvent être insérées dans ce numéro. Tes bonnes dispositions me réjouissent, petite nièce ; je serai toujours pour toi une bonne tante à la condition que tu restes toujours sage, n'est-ce pas ?

Mon cher *Champ'ain*, je suis fâchée de ne pouvoir publier cette épisode de l'Histoire du Canada que tu m'envoies. D'abord, elle est de beaucoup trop longue, ensuite je préférerais que tu choisisses un récit plus personnel, une chose dont tu aurais été témoin, une promenade, partie de plaisir, que sais-je ? je publierai ces choses volontiers, toujours à la condition qu'elles ne soient pas trop longues.

Je donne aujourd'hui, *Rose-de-Mai*, une question d'Histoire Sainte que tu ne pourras pas trouver difficile n'est-ce pas ? Je ne puis publier ta narration, petite nièce, parce que ça ne me paraît pas sortir entièrement de ta petite imagination. Ce que je viens de dire à *Champlain* s'applique à toi-même également. J'aime beaucoup ton pseudonyme petite *Rose-de-Mai* ; il est frais comme toi et doux à l'oreille.

Bien certain, gentille *Yvette*, que ton nom ne m'est pas inconnu, car à part le plaisir que j'ai à t'appeler ma nièce, ne sommes-nous pas liées par un autre plus réel celui-là ? je t'envoie une caresse, petite et t'invite à venir me voir encore. Tes réponses étaient justes, mais sont arrivées trop tard pour être publiées.

Mignonnette, ton nom est parfumé comme une brise d'été. C'est avec plaisir que je t'admets à faire partie de ma grande famille de neveux et de nièces. Je t'ai adressé à tout hasard le second numéro du JOURNAL DE FRANÇOISE et je ne sais s'il te parviendra ; tu as oublié de me donner ton nom de famille, *Mignonnette*. De ce jour, chaque numéro du journal se vendra huit cents au lieu de cinq tel qu'annoncé tout d'abord. La réponse à la devinette était juste, mais toi aussi tu es arrivée en retard.

Je félicite *Fleurlette* de sa clavographie, et la remercie de sa jolie lettre. Reviens-moi encore *Fleurlette*, je serai toujours contente de te voir. Je connais deux comédies bien jolies à jouer : "Une carte postale" à quatre personnages et "Ce que pensent les fleurs" de Mme Dandurand. Je crois que Beauchemin et Fils, libraires, te procureront les ouvrages en question.

TANTE NINETTE.

80, rue Saint-Gabriel, Montréal.

Les deux œufs durs

(Suite)

A ce moment décisif on vit deux hommes sortir en courant du buffet : le premier, grand, maigre, agile, atteignit en quelques bonds le fourgon placé à la queue du train et, d'un poignet habitué à cette sorte de gymnastique, il s'en hissa, malgré l'opposition des employés ; le second, un des garçons du buffet, en veste noire et tablier blanc, suivait en criant :

— Voleur ! voleur ! vous n'avez pas payé vos deux œufs durs ! Descendez ou je vous fais arrêter. Vos œufs durs ! vos œufs durs !

Le fourgon quittait à son tour la gare. Le voyageur, ainsi apostrophé, se pencha en dehors, et, dans le plus pur accent britannique, il cria au garçon qui suivait le train au pas de course, comme s'il eût voulu se faire entraîner par lui jusqu'à Marseille.

— John Crabe n'est pas un voleur. Je paiera à vous les deux œufs quand je reviendra... dans cinq ans.

Et le train disparut au milieu des rires des employés groupés sur le quai. Le garçon retourna avec accablement raconter son histoire à son patron, M. Garangeot, qui le mit séance tenante à la porte.

Mais ce patron était un homme d'ordre, et le soir, après la fermeture, il inscrivit sur son registre :

"John Crabe (anglais) doit 2 œufs durs..."

Le prix resta en blanc : pourquoi se lier soi-même par un tarif qu'on peut vous objecter plus tard. Ordre et prudence ; c'est ainsi qu'on fait les bonnes maisons : je serais bien étonné si M. Garangeot mourrait dans la peau d'un mendiant.

Quant à John Crabe, aussitôt échappé à l'ennemi qui le poursuivait, il s'était arrangé pour passer la nuit dans le fourgon où son retard l'avait obligé de se réfugier. D'abord il s'était assis à la meilleure place, celle qu'occupe le conducteur, il avait mis un châle à carreaux écossais sur ses épaules, il avait soigneusement enroulé ses jambes dans une couverture

à carreaux rouges et noirs, et mis sur sa tête une casquette en laine à double visière et à carreaux noirs et blancs.

Ainsi confortablement installé, et son goût national pour les carreaux complètement satisfait, il ôta sans demander la permission, ses brodequins à lacets pour les remplacer par des pantoufles, et bourra sa pipe en bruyère avec du tabac qu'il emprunta au conducteur. Après l'avoir allumée, il fit entendre un grognement de satisfaction et dit d'un ton silencieux :

— Les Français ne savent pas voyager.

— En tous cas, dit vivement le conducteur, qui commençait à être agacé des manières un peu sans gêne de son hôte, quand ils voyagent ils paient ce qu'ils doivent.

— Je paiera, dit brièvement l'Anglais.

— Hum ! j'aime mieux le croire que d'y aller voir, murmura familièrement le conducteur.

— Je paiera, insista John Crabe, dans cinq ans, quand je reviendra de mon voyage autour du monde.

— Cause toujours, mon bonhomme ! L'Anglais comprit qu'il ne persuaderait pas son interlocuteur ; il cessa la conversation, éteignit sa pipe avec son pouce, et s'installa confortablement pour dormir. On pouvait déjà le croire parti pour le pays des songes quand il rouvrit tout à coup les yeux.

— Les Français, dit-il lentement et avec un mépris indicible, les Français ils ne comprendront jamais le Angle terre.

Et il s'endormit pour tout de bon. Cinq ans se passèrent pendant lesquels la terre continuera à tourner autour du soleil et John Crabe autour de la terre. Ce digne gentleman était un commerçant de premier ordre. Il ne voyageait pas pour s'instruire—il n'en voyait pas la nécessité ; ni pour s'amuser—il n'en sentait pas le besoin. Son but était d'acheter bon marché et de revendre très cher n'importe quoi à n'importe qui, et ce but il le poursuivait posément, sans fièvre et sans hâte mais avec une patience et une tenacité qui ne s'endormaient pas une minute. Honnête à sa manière, John Crabe n'eut pas fait tort d'un penny dans le règlement d'un compte, mais en cas de besoin, il trompait impudemment ses clients sur la qualité de sa marchandise.

(A suivre)